

ogres loups et princesses

libres propos sur la littérature pour enfants

deuxième suite

AIDES AUX APPRENTISSAGES

Le livre ne peut pas tout. En particulier, il ne peut pas se substituer à l'influence directe des parents, des camarades, de l'école ou de la vie. Mais il peut être un auxiliaire précieux dans les nombreux apprentissages qui jalonnent les chemins d'un enfant. Sur quelques exemples, j'aimerais montrer l'aide que peuvent apporter les livres d'enfants bien choisis dans le triple domaine de l'apprentissage moral, social et politique.

· APPRENTISSAGE MORAL d'abord.

Le terme peut surprendre mais quelque soit le nom qu'on lui donne, la chose est inévitable. Pas d'éducation sans éducation morale, même si toute morale peut n'être pas moralisante. Tout est dans la manière et l'humour ici peut beaucoup. Il reste cependant que la vie sociale nous impose des contraintes. Il y a des choses qui se font et d'autres qui ne se font pas et il y a parfois plus de désagréments que d'avantages à vouloir récuser ces règles du bon usage et des traditions. Quelques exemples:

J'ai déjà parlé de la petite Eve qui se transformait en toutes sortes de choses, en tracteur, en pâquerette et même en téléphone (2/I3). Ce que je n'ai pas dit, c'est qu'elle choisissait pour se transformer ainsi juste le moment où sa maman avait besoin d'elle, pour éviter d'avoir à lui rendre service. Et il en fut ainsi jusqu'au jour où sa maman eût l'idée de se changer elle-même en poisson:

"As-tu déjà vu un poisson nourrir quelqu'un avec du gâteau?" demande alors la maman à la petite fille interloquée d'avoir trouvé quelqu'un de plus malin qu'elle.

La vie quotidienne est extrêmement fertile en occasions dans lesquelles un "il faut" nous oblige à contrôler nos réactions. Il faut lire lentement: l'enfant qui n'y parvient pas lira avec intérêt l'histoire du petit garçon qui avalait les mots (2/I6) et qui dût se faire opérer afin qu'on puisse sortir tous les mots qui obstruaient son ventre. Et "depuis ce jour, il n'avalait plus un seul mot, même lorsqu'il voyait de jolis mots comme: marronnier, fleur et papillon" (2/I9).

Borgenix n'aimait pas prêter ses affaires (2/20). Il fut pour cette raison ensorcelé. Heureusement un médecin parvint à le guérir en le persuadant d'échanger avec

.../...

lui son beau bateau rouge contre son stéthoscope et son cornet acoustique. Depuis ce jour le vieux docteur passe de longues heures à faire voguer le bateau rouge dans la baignoire tandis que Borgenix, qui le regarde avec le cornet acoustique, se réjouit de le voir s'y bien s'amuser.

A chaque situation son illustration particulière. Qu'il ne faut pas se mettre en colère, le ballon furieux l'apprend à ses dépens qui se jette sur une punaise et en crève (2/25); qu'il ne faut pas être orgueilleux: la petite auto qui a gagné la course grâce à la comète, ne tire pas gloire de sa victoire (2/45). Il faut écrire bien: Suzanne écrivait des lettres si mal formées, si chétives qu'elles tombèrent malades et qu'il fallut les porter à l'hôpital pour les faire soigner (2/22).

En dépit des apparences, le genre est difficile: à vouloir trop codifier on s'expose au danger du moralisme qui conduit au rejet, brutal ou feutré, de ce qu'on prétendait inculquer. C'est pourquoi l'humour et les demi-teintes sont irremplaçables, qui enseignent sans s'apesantir. C'est à quoi excellent, à mon avis, ces "Contes Modernes Tchèques" (2) auxquels j'ai fait ici de nombreux emprunts, tout en souhaitant une réédition prochaine de ce livre plein de charme et de fantaisie.

Parfois, cet apprentissage que j'appelle "moral" faute de mieux, prend des formes plus profondes, à la faveur d'une expérience du héros ou d'une réflexion faite en passant. Ainsi, par exemple, cette découverte que fait Tatsuo de sa responsabilité à l'égard de ces petits hommes sur lesquels il doit veiller: "*Le sentiment de la responsabilité faisait battre son coeur*" (3/20), comme si le sens de la vie apparaissait soudain indissolublement lié à cette présence d'autrui et prenait peu à peu consistance dans ce sentiment d'être utile à quelqu'un.

Dans "Trois garçons en Amazonie", (24) nous assistons à des discussions entre enfants à propos des mythes et des légendes qui hantent la grande forêt Amazonienne. Deux d'entre eux sont plutôt crédules et prêts à accepter les récits fabuleux qui leur sont racontés. Le troisième, plus rationnel, résiste et démystifie. Mais chacun d'eux représente, à sa manière, les voix tour à tour consentantes et sceptiques qui habitent l'esprit du jeune lecteur et lui suggèrent tantôt de s'abandonner au délicieux délire des légendes, tantôt d'exercer avec plus de fermeté sa vigilance critique. Dans ce cas, comme il arrive souvent dans les contes, le récit projette sur différents personnages des idées ou des représentations bien réelles, quoique contradictoires, et qui s'affrontent pour de bon au coeur même du lecteur. Toutefois le livre le fait ici avec une grande finesse, remettant simplement à leur juste place ces légendes mystérieuses, sans pour autant les discréditer. Ce qui est en jeu ici c'est un apprentissage "anti-supersition", qui conduit à garder le plaisir de la légende sans en faire un objet de croyance? C'est d'ailleurs l'un des signes auquel se reconnaît un statut de lecteur adulte que cette capacité à prendre ses distances par rapport aux histoires auxquelles on prend le plus grand plaisir. C'est ce que dit à sa façon l'un des héros du livre: "*Les mères inventent des histoires quand on est petit, mais c'est pour nous amuser*".

APPRENTISSAGE SOCIAL

Que les autres existent et qu'ils aient des droits au même titre que moi, voilà qui ne va pas de soi. Très tôt l'enfant est confronté à cette réalité déroutante et c'est peu à peu qu'il va démêler les énigmes qui concernent l'existence d'autrui, le tissu de leurs relations, entre eux et avec lui, dans la famille et à l'extérieur. C'est ce que j'entends par l'apprentissage social. La chose est en réalité fort complexe puisqu'il ne s'agit pas seulement de se situer soi-même au sein d'un groupe plus ou moins large, mais d'apprendre par un patient déchiffrement des comportements, à lire et à interpréter les nombreux codes qui régissent la vie en société et qui la rendent possible. Ici encore le livre peut venir en aide à l'enfant. En lui présentant des micro-sociétés à sa mesure, il l'aide à faire cette analyse des comportements: la transposition à la société réelle en sera ensuite facilitée d'autant. De nouveau, quelques exemples:

Dans "Manuel et Gentille" (I2/77) on trouve le récit d'une brouille entre le petit garçon et son amie la renarde. Mais cette brouille est bientôt suivie d'une réconciliation et, très délicatement, sans y insister, presque par allusion se découvre cette idée simple qu'il y a toujours une issue possible dans nos impasses relationnelles et qu'il vaut vraiment la peine de la chercher.

A propos de cet apprentissage des règles qui régissent la vie relationnelle et la vie sociale, certaines collections pour enfants se sont fait une spécialité de la représentation naïvement idéalisée ou stéréotypée des relations humaines. Des bandes d'enfants, toujours intelligents et débrouillards, évoluent au milieu d'adultes qui incarnent, sans nuances, soit la perfection soit le mal absolu. (cf. "Club des 5", Alice...). A l'inverse, les bons livres pour enfants se reconnaissent à l'effort qui est fait pour mettre en scène un monde plus réaliste dans lequel les drames, les conflits, les rapports de force ne sont pas systématiquement éliminés au profit d'une mièvre peinture en bleu et rose. Ainsi dans "Trois garçons en Amazonie" (24/224), à la suite de péripéties diverses qui met aux prises les enfants avec le danger venu des hommes, doucement s'impose cette conclusion: *"Oui, le monde est ainsi. Il faut que chacun se défende. Il y a toujours ceux qui veulent tirer profit des autres"*. Telle est aussi l'amère expérience que fait le petit ver qui *"pleurait parce que les autres faisaient toujours ce qu'ils voulaient de lui"* (2/80).

Parfois apparaît cette idée importante de la solidarité et de la complicité des faibles et des petits face aux agressions extérieures. Ainsi en va-t-il dans ce conte où un trait griffonné sur le mur, une punaise, une loupe et une petite fille se prêtent secours mutuel, avec au bout cette conclusion: *"Les forts ne sont pas supérieurs"*, remarqua le trait, qui était cultivé, car c'est François qui l'avait griffonné, et il était dans une grande classe (2/25).

Parmi les énigmes les plus étranges que doit maîtriser le petit d'homme à l'égard de sa vie sociale figure le langage des apparences. Le monde n'est pas transparent, les intentions des hommes sont parfois troubles, et leurs paroles ne sont pas forcément cohérentes avec leur comportement. La vie se donne à lire au travers d'apparences qui sont parfois certaines, parfois trompeuses et le plus souvent ambiguës. C'est ainsi que Youri, au moment où elle s'apprête à confier un secret à son nouvel ami, retient soudain sa confiance: quelque chose dans le ton ou la voix de son interlocuteur lui suggère la prudence, sa confiance prématurée pourrait bien être trahie.

" D'abord Youri s'était dit qu'elle pourrait peut-être confier à ce nouvel ami le secret des Milky. Mais en l'écoutant parler ainsi, elle décida de se taire" (3/I24)

Mais la vie relationnelle est souvent plus complexe encore et ne se laisse pas guider à la seule mesure de l'intuition. La vie est pleine de mystère. Il y a par exemple ceux qui paraissent gentils et qui, en réalité, sont d'affreux méchants. C'est ce que découvre à ses dépens, la jeune Martine:

"Un jeune homme, la voyant seule, vint s'asseoir auprès d'elle. Il avait les cheveux ondulés, les mains blanches et un air très doux." Imprudemment Martine accepte l'hospitalité qu'il lui offre... " Ce jour-là et les suivants, le jeune homme au regard si doux l'enfermait chaque matin et revenait le soir. Et lorsqu'à son retour la soupière n'était pas pleine, il la battait" (23/92-93).

A l'inverse il arrive qu'une figure bourrue et revêche cache un coeur tendre et généreux. C'est par exemple le cas du garde-chasse qui impressionnait si fort Manuel et Gentille avant de devenir leur ami.

Parfois la nature profonde d'un personnage est présentée sous forme d'énigme. C'est le cas, par exemple du magicien De Ambrosio, dans le récit de BUZZATI, "La fameuse invasion de la Sicile par les ours":

.../...

"Très grand, maigre, dégingandé, avec une longue barbe pointue, sur la tête, un haut-de-forme démesuré, sur le dos, une très vieille houppelande archicrasseuse. Gentil? Méchant? Vous en jugerez par vous-mêmes" (I3/I2).

Le problème ici se complique du fait de l'évolution psychologique du personnage, lequel se transforme au cours du récit et de méchant devient bon, effectuant ainsi le trajet spirituel inverse d'un autre personnage du livre, l'ours Salpêtre, qui assume, quant à lui, la lourde fonction du traître.

APPRENTISSAGE POLITIQUE

Il n'y a pas d'âge pour commencer son apprentissage politique. Par là, j'entends la prise en considération du fait que les comportements des hommes ne sont pas seulement à mettre au compte de leur caractère individuel, de leurs humeurs ou de leurs passions; mais qu'ils sont en rapport étroits avec leur mode national d'organisation, les structures économiques qui assurent leur subsistance, le partage du pouvoir, la répartition des richesses et la division des classes. A ceci encore on reconnaît la littérature enfantine de bas étage, qu'elle jette, par aveuglement ou parti-pris, un voile pudique sur ces réalités essentielles et fait évoluer ses héros dans un monde éthéré où les questions économiques et les conflits de classe ne sont jamais sérieusement évoqués. (25).

Cet apprentissage de la réalité politique, la lecture peut y aider à sa façon sous les formes les plus diverses. On hésite à faire entrer dans ce cadre le procédé toujours suspect qui consiste à faire rire aux dépens d'une nation. C'est ce ressort, gage d'un succès comique assuré, que l'on voit à l'oeuvre dans l'histoire de ce chat devenu idiot à force d'étudier l'Allemand! (2/I25). Plus subtil, moins ambigu aussi, l'histoire de ce chien de garde que nous raconte K. CAPEK, qui avait une férocité sélective puisqu'il était l'ami des vagabonds mais montrait les dents aux bourgeois:

"Lorsqu'il voyait un trimardeur, il poussait de petits cris de joie, il dansait autour de lui et le conduisait droit aux cuisines; mais si quelque grand monsieur venait au château, disons un baron, un comte, un prince ou même l'archevêque de Prague, voilà ce Foxl qui hurlait comme écorché vif et il l'aurait mis en pièces si le cocher ne l'avait précipitamment enfermé dans l'écurie. Comme vous le voyez, il y a bien de la différence d'un chien à l'autre; il en est des chiens comme des hommes" (26/50-51)

Je range aussi dans la catégorie des apprentissages politiques cette critique douce de la bureaucratie que l'on trouve dans un conte en provenance de Tchécoslovaquie. Cette histoire raconte la triste fin d'un bandit au grand coeur et aux bonnes manières, trop bien élevé, jadis, pour agresser ses victimes et qui achève sa vie comme employé de péage, ce qui lui permet, sous le couvert de l'uniforme, d'insulter et de rançonner ses concitoyens en toute légalité:

"C'est la fin du conte du brigand poli; peut-être est-il mort aujourd'hui, mais vous pouvez rencontrer ses descendants en bien des endroits, et vous les reconnaîtrez à ce qu'ils vous invectivent avec le plus grand empressement, même sans raison. Et cela ne devrait pas être." (26/47-48)

L'imaginaire ne détourne pas de la réalité. Il devrait au contraire préparer à mieux la rencontrer. Il ne saurait donc être question de faire silence autour des grandes interrogations que posent les conflits entre les hommes et en tout premier lieu la guerre. Enseigner l'horreur et le dégoût de la guerre fait, à mon avis, partie intégrante d'une éducation digne de ce nom. L'antimilitarisme est une vertu publique qui doit s'apprendre à l'école et dès le plus jeune âge. Dans les rares li-

vres qui ont le courage d'affronter ces problèmes, la guerre est abordée sous les aspects les plus divers. Le plus souvent c'est à l'humour que l'on confie le soin de démystifier ce monstre. Ainsi cette proposition d'un petit brésilien:

"... On mettra tous les colonels sur un bateau et on les enverra en Europe, qui est l'endroit où ils aiment vivre..." (24/I35)

Ou encore, on assiste dans "Le 35 Mai" à un scène particulièrement ridicule où deux généraux bedonnants se battent à coup de soldats de plomb (II/8I). Parfois le problème est posé dans toute son ampleur et sur un mode qui préserve l'interrogation fondamentale de l'enfant sur la guerre: témoin cette réflexion du "roi triste" au petit roi Mathias I°: *"Une guerre victorieuse est un grand danger"* (pour celui qui la gagne) (27/ vol.I/I35). Certains auteurs s'efforcent aussi de faire comprendre aux enfants que la guerre n'est pas une fatalité devant laquelle il n'y aurait qu'à s'incliner comme devant un phénomène naturel, un tremblement de terre ou un cyclone:

"Le sentier montait. Tetsu est en sueur. Les courroies du sac lui scient les épaules. Il est fatigué et furieux. Il a bien remarqué que sa petite soeur s'efforce de ne pas pleurer. Et il se dit: "Parce que c'est la guerre, une petite fille comme ma soeur n'a pas eu le droit de monter dans le camion. Elle est séparée de sa mère et elle marche toute seule sans se plaindre. Et on va laisser des femmes et des enfants marcher ainsi, toute la nuit peut-être... Peut-on imputer cela simplement à la guerre. Il y a autre chose dans ce pays, autre chose... Je pensais que la guerre était comme un fardeau inévitable qui pèse sur nous... Je pensais même que la guerre était belle. Mais j'avais tort. Dans dix ans je m'apercevrai que ce fardeau était une chose idiote, inutile. Mais je n'y arriverai pas. Je serai tué avant. En tuant l'ennemi je serai tué à mon tour? Notre vie d'étudiant est un sur-sis..." (3/96-97)

La prévention du racisme fait aussi partie de l'apprentissage politique des jeunes. Il a souvent été noté combien certains écrits destinés à la jeunesse étaient insidieusement racistes, comment le chinois, le gitan, le juif ou le noir y endossaient les rôles de personnages néfastes ou ridicules. D'autres ouvrages, au contraire, n'hésitent pas à faire ouvertement sa place à ce problème. Le racisme n'est qu'un cas particulier de la difficile acceptation d'autrui. Accepter l'étranger n'est pas une attitude spontanée. Chacun se préfère et toute différence est d'emblée suspecte. C'est pour cette raison que la tolérance doit s'apprendre et que le respect d'autrui ne peut être qu'une conquête sur soi-même. A cette lutte contre le racisme le livre peut donc prendre sa part. Quelques exemples: deux petits brésiliens un blanc, l'autre noir - font la rencontre fortuite, en pleine forêt vierge d'un petit indien. Les présentations nous valent ce dialogue:

*"L'indien demande leurs noms. Ce fut Béto qui répondit:
- Lui, il s'appelle Naco et moi Béto... nous sommes frères...
- Pas semblables, pas frères. Un blanc, l'autre noir... Pas frères.
- Ha! ha! Béto riait de bon coeur; ça c'est parce qu'il y a eu un noir dans la famille et Naco tient de lui! Maman dit qu'au Brésil c'est comme ça, tout le monde est mélangé... On ne sait pas qui est Blanc, qui est Noir, qui est Indiens...
- Uirai, Indien, affirma l'enfant en se frappant la poitrine.
- Ca c'est ce que tu crois, dit Naco. Il se peut très bien que quelque part, en remontant bien loin, tu aies du sang portugais. Maman dit et papa aussi, que nul ne peut être sûr de son origine. Qui sait au juste?
- Bien sûr, dit Béto. Et de toute façon, pourquoi? Ca n'intéresse personne de le savoir. Tout ça, c'est des bêtises. Tout le monde est pareil. On est tous des êtres humains, non?" (24/I9)*

Par-delà la simple couleur de peau, l'aspect politique du racisme est aussi entrevu. Les mécanismes par lesquels une minorité de blancs s'assure la domination sur l'immense majorité des gens de couleur sont clairement dénoncés:

"Iraï expliqua dans son demi-langage, qu'il aurait voulu étudier, lui aussi, mais que, dans la forêt, il n'y a pas d'écoles, et qu'à la ville on se moque des Indiens. Ceux de la ville pensent qu'un Indien doit toujours être sauvage. Il raconta que, quand il était à la ville, la femme qui s'occupait de lui l'avait inscrit à l'école, mais que le professeur ne l'avait pas laissé continuer. Il disait qu'une fois que l'Indien aurait étudié, il deviendrait comme tout le monde, et qu'alors disparaîtrait la plus grande curiosité du Brésil..." (24/40)

C'est pourquoi nos jeunes héros, dans leurs projets de reconstruction du monde, n'omettront pas de nommer quatre présidents du Brésil: un blanc, un noir, un indien et même un mulâtre, afin que les intérêts de tous soient sauvegardés.

Michel FORGET
9, rue Franklin Roosevelt
68000 COLMAR

la suite de cette chronique paraîtra dans le prochain numéro...

... mais

dès à présent faites connaître vos réactions en écrivant à Michel Forget.

REFERENCES

Dans le texte, lorsqu'une référence comporte deux numéros séparés par un trait oblique, le premier renvoie au titre du livre dans la liste ci-dessous, le second à la page.

Les références des numéros I à 24 ont été publiées à la suite des deux premiers articles de cette chronique.

- (24) A. DIAS de MORAES, Trois garçons en Amazonie, Bibliothèque Internationale, F. NATHAN
- (25) Voir par exemple E. BLYTON, Alice détective, Bibliothèque Verte, Hachette
- (26) Karel CAPEK, Sept contes pas comme les autres, La Farandole
- (27) Janusz KORCZAK, Le Roi Mathias I°, 2 vol., Folio-Junior

